

Urban History Review Revue d'histoire urbaine

URBAN HISTORY REVIEW
REVUE D'HISTOIRE URBAINE

Brigitte Le Normand. *Designing Tito's Capital: Urban Planning, Modernism, and Socialism in Belgrade*. Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 2014, 320 pp.

Nari Shelekpavev

Volume 44, Number 1-2, Fall 2015, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1037242ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1037242ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (print)

1918-5138 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Shelekpavev, N. (2015). Review of [Brigitte Le Normand. *Designing Tito's Capital: Urban Planning, Modernism, and Socialism in Belgrade*. Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 2014, 320 pp.] *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 44(1-2), 80–81. <https://doi.org/10.7202/1037242ar>

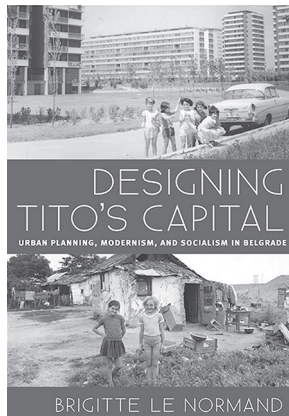
policrière de la prostitution et du jeu tel que l'avait décrit Plante. Le rapport Caron ne met pas fin à la corruption, mais ébranle considérablement l'administration montréalaise. De plus, en étant rendu public trois semaines avant les élections municipales de 1954, il aurait contribué à l'élection de Jean Drapeau à la mairie de Montréal.

L'ouvrage de Lapointe vient combler un vide historiographique et représente un apport notable à l'histoire des idéologies et à l'histoire politique de Montréal. Tout au long de son étude, Lapointe effectue d'efficaces remises en contexte pour situer les campagnes de moralité publique non seulement dans le contexte québécois, mais aussi dans le contexte nord-américain. Les moralistes montréalais considèrent parfois la culture américaine comme un danger moral, mais en même temps, les États-Unis représentent pour eux un exemple à suivre dans la lutte aux problèmes moraux. Il s'agit d'un point fort intéressant que l'auteur réussit à bien cerner. Soulignons enfin que l'ouvrage est admirablement bien illustré à l'aide de photographies d'époque.

Mathieu Noël
Historien

Brigitte Le Normand. *Designing Tito's Capital: Urban Planning, Modernism, and Socialism in Belgrade*. Pittsburgh: University of Pittsburgh Press, 2014, 320 pp.

L'ouvrage de Brigitte Le Normand découle de sa thèse de doctorat et porte sur l'histoire de l'aménagement urbain moderniste de Belgrade, capitale de la République fédérative socialiste de Yougoslavie (1945-1992). L'investigation couvre la période de la fin des années 1940, quand le modernisme s'est cristallisé comme une idéologie dominante de l'aménagement urbain, jusqu'en 1972, lorsque le nouveau plan directeur de la ville (*master plan*) a été adopté. Celui-ci a été basé sur des calculs informatiques et ne suivait plus les prescriptions modernistes qui dominaient la pensée des planificateurs dans les années 1950 et 1960.



Depuis quelques générations, les idéaux et les produits de l'aménagement urbain inspirés par la Charte d'Athènes ont fait l'objet d'études et de critiques de plusieurs chercheurs. Les travaux de J. Jacobs (1961), J. Holston (1989) et J. C. Scott (1998) ont démontré que les espaces créés selon les préceptes de Le Corbusier avaient produit un effet déshumanisant sur leurs habitants. En cherchant à améliorer la circulation et obtenir une meilleure fonctionnalité des espaces publics, le fonctionnalisme moderniste a détruit l'interaction naturelle entre les habitants.

De plus, les villes postcoloniales comme Brasília ou Chandigarh sont devenues des espaces d'exclusion, car seules les élites ont eu accès aux quartiers et bâtiments planifiés, laissant les gens moins privilégiés vivre à l'extérieur de ceux-ci. Le cas de Belgrade est particulièrement révélateur, car la Yougoslavie, en tête du Mouvement des non-alignés depuis 1953, se déclarait hors des camps soviétique et occidental. Cette situation eut un impact non seulement sur sa politique et son économie, mais aussi sur les idées et les pratiques de ses planificateurs. En indiquant au début de son ouvrage que les pays non-occidentaux ont été attirés par le modernisme pour des raisons bien différentes que leurs homologues en Occident (p. 11), Le Normand démontre que, dans le cas de Belgrade, le fonctionnalisme moderniste n'a pas été abandonné parce qu'il produisait des quartiers invivables, mais surtout parce qu'il a graduellement perdu le soutien des dirigeants et des planificateurs municipaux. Voilà pourquoi ce livre, qui affirme que l'implantation de la Charte d'Athènes n'a pas eu de traits universels, ajoute un cas fort original à l'historiographie de l'aménagement urbain moderniste, et ce dans un contexte global. Dans le cas de Belgrade, son (in)succès ne dépendait pas que de qualités et de défauts du modernisme tel quel, mais surtout de la fluctuation des stratégies économiques et sociales de l'État qui le mettait en pratique.

Les chapitres 1 à 4 portent sur la conception du premier plan directeur de Belgrade et explorent comment ses auteurs se sont appropriés et ont mis en œuvre la planification fonctionnaliste moderniste. Selon l'auteure, la Charte d'Athènes s'est avérée être un modèle parfaitement adaptable (p. 102). Conçue comme l'instrument d'une autorité centrale forte, elle pouvait traduire un ordre social décentralisé et organisé en communautés résidentielles. Malheureusement, la concrétisation du nouveau plan dut attendre jusqu'à la fin des années 1950. Les particularités de la planification économique de la Yougoslavie firent en sorte que le gouvernement avait d'autres priorités que l'aménagement de sa capitale. Enfin, lors de sa construction, la Nouvelle Belgrade (le territoire sur la rive gauche du fleuve Sava adjacent à la vieille ville et au cœur du nouveau plan directeur) est devenu davantage un quartier modèle, avec des standards de vie élevés, qu'un morceau du territoire symbolique monumental. Ensuite, lorsque, dans les années 1960, l'État yougoslave a adopté le socialisme de marché comme nouvelle stratégie de modernisation, le concept de Nouvelle Belgrade s'est transformé, passant d'un paradis égalitaire des travailleurs à un paradis de consommation.

Les chapitres 5 à 7 traitent des diverses raisons de la désaffection de la Charte d'Athènes comme modèle de planification urbaine. En fait, les individus ont commencé à construire des habitations de manière illégale parce qu'ils ne pouvaient pas se permettre d'acheter un logement construit par la ville. L'Institut d'urbanisme a à la fois reconnu et essayé d'ignorer l'impact des constructions informelles jusqu'à ce qu'il décide de coopérer avec les constructeurs au milieu des années 1960 afin de développer des parcelles d'habitation sur les bords de la ville. Par

conséquent, la crise d'habitation, les inégalités sociales, la lenteur de la construction, et l'émergence des « favelas socialistes » (p. 176) ont toutes contribué à la discréditation et à l'abandon d'un modèle moderniste pour le nouveau plan directeur de 1972.

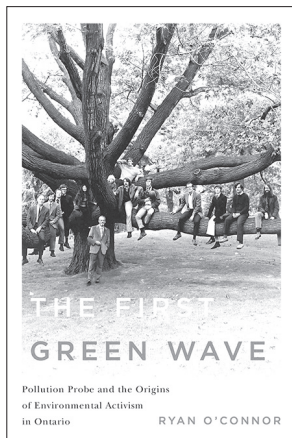
Notons quelques lacunes mineures de l'ouvrage. La recherche est bien documentée (l'auteure s'appuie sur l'étude des diverses archives au niveau municipal, la presse écrite et des entrevues), mais cette richesse est peu visible dans le texte, car il ne contient que très peu de citations directes. De plus, les notes de bas de page se situent à la fin du livre, ce qui ne simplifie guère l'identification des citations. Le titre de l'ouvrage nous promet une histoire d'une capitale, construite par (ou pour ?) Josip B. Tito, qui dirigeait la Yougoslavie depuis 1945. Pourtant, la recherche a été menée au niveau municipal et ses protagonistes sont les planificateurs, les urbanistes, ainsi que les habitants de Belgrade. L'auteure fait mention d'un nouveau plan directeur à Skopje, capitale de la Macédoine, créé par l'architecte japonais Kenzo Tange – un cas fort intéressant, d'autant plus qu'il fut déposé dans le même pays et durant la même période –, mais elle ne fait aucune comparaison. Est-ce que les plans directeurs de Belgrade et de Skopje (comme les plans d'autres capitales des États de l'ex-Yougoslavie) se ressemblent ? Sont-ils comparables ? Quelques autres villes dont les projets ont été inspirés par la doctrine moderniste sont mentionnées, sans plus. Il est clair que l'auteure n'a pas envisagé une recherche comparative, mais elle aurait pu mieux contextualiser son cas, en le faisant sortir d'un cadre strictement municipal. La recherche fort pertinente initiée par Le Normand invite ainsi à des enquêtes comparatives, tant au niveau régional qu'inter- ou transnational.

Nari Shelekpavev

Candidat au doctorat en histoire, Université de Montréal

Ryan O'Connor. *The First Green Wave: Pollution Probe and the Origins of Environmental Activism in Ontario*. Vancouver: UBC Press, 2015. 264 pp. Photographs. ISBN 978-0-7748-2809-3.

For all the historical attention garnered by environmentalist campaigns to save endangered species, natural resources, or wild places, it is important to recall that the “first wave” of post-war environmentalism in North America was predominantly urban in makeup and orientation. Issues such as water pollution, factory smoke, and solid waste disposal in rapidly growing cities were among the first environmental concerns around which Canadians mobilized. Yet the urban character of postwar Canadian environmentalism has been largely overlooked—that is, until Ryan O'Connor's *The First*



Green Wave. Though focused principally on the rise and decline of Toronto-based Pollution Probe, O'Connor's important book provides insight into the history of the Canadian environmental movement and the wider context of urban social movements in Canada's cities.

As implied by its name, Pollution Probe (along with other, shorter-lived groups) sprang into existence in response to the rapidly growing concern around urban air pollution—in a McLuhanesque twist, almost directly in response to a controversial CBC documentary *The Air of Death*, aired in 1967. In his first two chapters, O'Connor chronicles the group's emergence and early anti-pollution initiatives in late 1960s and early 1970s, illustrating its close connection to the University of Toronto, particularly the Department of Zoology and the group's main benefactor, Dr. Donald Chant. Though significantly campus-based, the group developed contacts in the wider Toronto community, including among business leaders, and cultivated a middle-of-the-road environmental politics reflecting its largely white, middle-class membership. Even if the group lacked the colourful characters of Greenpeace's “mystics and mechanics,” the book's inclusion throughout of interviews from many early “Probers” provides interesting insight into the personalities and politics of the organization.

Pollution Probe grew rapidly through the early 1970s, as pollution and waste issues came to dominate this first wave of mass environmental concern. The middle chapters of O'Connor's book trace this rise, and the variety of issues animating Probers, from restoring the polluted Don River, to early recycling initiatives, to environmental education projects. These chapters also highlight the early efforts to cope with this growth through changing organizational structures, fundraising efforts, and public relations campaigns, all aimed at solidifying Pollution Probe as an organization while undertaking pioneering environmental projects. The seeds of the Probe movement spread rapidly across Ontario and beyond, sprouting as local chapters in other cities and germinating other environmental organizations, most notably the Canadian Environmental Law Association. Even though most of these seedlings eventually withered, as O'Connor shows, the main plant survived amidst shifting public attention to pollution and environmental issues in the 1970s.

The final chapters document Pollution Probe's further branching into energy and resources questions (spawning the partner project, Energy Probe), and the group's attempts to remain relevant amidst the nadir of environmental concern in the late 1970s and early 1980s. But survive it did, even as it risked being eclipsed by economic concerns or the brash, direct-action tactics of its fellow Canadian ENGO, Greenpeace. O'Connor credits the group's ability to remain responsive to changing issues, to collaborate with business and government, and to retain an image of sober, scientific credibility for its longevity and its influence in the environmentalist community and in wider Ontario society.

While these factors were no doubt important to Pollution Probe's survival, less examined (though implicit throughout) is